L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 3 AOUT 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux: 73 rue de Chartres

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 3 AOUT 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

LA MORTE-SAISON.

Il y a ici, comme ailleurs, certains genres d'industrie et de négoce qui, à tort ou à raison, constituent, aux yeux des masses, tout le monde des affaires; tels, par exemple, l'industrie cotonnière et le commerce des cotonnades, l'industrie métallurgique, l'industrie du bâtiment et tout l'ensemble des trafics différents qui s'y rattachent; nous n'en finirions pas, s'il nous fallait les énumérer, tant en est grande la quantité. Quand ils marchent, dit-on, tout marche. Il y a dans l'année une époque où, d'ordinaire, elles semblent sinon s'arrêter, tout au moins ralentir leur activité. Cette période porte le nom de morte-saison, à juste titre, sous les climats froids ou tempérés, où leur stagnation momentanée n'est remplacée par aucune autre industrie, par aucun autre genre de commerce.

Le mouvement qui s'y produit alors, ne se manifeste que dans certaines classes privilégiées qui peuvent se procurer les loisirs et le luxe d'une villégiature.

Il n'en est pas tout-à-fait de même dans les pays chauds, comme celui que nous habitons, où, pendant plusieurs mois, tous les habitants, depuis le millionnaire jusqu'au plus pauvre travailleur, depuis le gros négociant jusqu'au propriétaire du plus modeste éventaire, étouffent chez eux et éprouvent un besoin irrésistible d'aller respirer l'air de la campagne ou la brise de la mer. Il surgit alors une foule d'industries et de trafics, qui, partout ailleurs, languissent, même, au cœur de l'été, tandis qu'ici ils prennent d'étonnants développements; ils en arrivent à un degré d'activité tel, que ceux qui les exercent profitent assez d'affaires pendant cette période pour en vivre convenablement le reste de l'année.

Il y a des moments où la Nouvelle-Orléans, pour ne citer que notre ville, n'est plus dans la Nouvelle Orléans, mais dans les villages ou les stations balnéaires qui l'environnent. Tout l'invite, du reste, à sortir de chez elle; non seulement les trains de chemins de fer qui vont et viennent sans cesse de la cité, brûlant à ces attrayantes localités, mais le fleuve, le lac, les bords du Golfe, avec leur air pur, leur fraîcheur brise, leurs charmants ou grandioses ombrages.

Le mouvement auquel nous assistons, chaque jour, matin et soir, est véritablement étourdissant. C'est à se croire dans une ville de millionnaires où chacun peut se payer le luxe de la vie à la campagne.

Notons que ce n'est pas la classe riche qui se permet toutes ces allées et venues — la classe riche, elle est loin d'ici, dans les montagnes de l'Est, au Nord, dans la région des Lacs, à l'Exposition de Chicago, — mais les petits commerçants, les boutiquiers, les travailleurs, tous ceux qui vivent au jour le jour et courent chercher, à une demi-heure, à une heure de distance de la ville, un air vif et pur et des ombrages. Tout a été calculé pour qu'aucune petite bourse ne soit condamnée à se priver de ces réconfortantes distractions. Ce qu'il se dépense d'argent dans tous ces courts déplacements d'une heure ou deux, d'une demi-journée sont au plus, est véritablement prodigieux. Les grands hôtels se plaignent, dit-on, de ne pas faire de brillantes affaires. Tant pis pour les grands hôtels. Pourquoi sont-ils si luxueux, si chers, si peu à la portée de la masse des excursionnistes? Pourquoi ne s'adressent-ils qu'à la classe opulente? Celle-ci a ses fantaisies qu'il lui est bien permis de satisfaire, comme bon lui semble. Elle était hier dans les montagnes; la voici aujourd'hui à Chicago; demain, vous la verrez ailleurs encore. C'est un droit qu'elle paie un assez haut prix pour qu'on ne le lui conteste pas.

L'Américain, celui de l'extrême sud plus encore que celui du nord, a la passion des déplacements. La fortune va droit à celui qui sait adroitement satisfaire chez le plus grand nombre cette légitime passion.

Et l'on appelle cela une morte saison! A bien considérer les choses, elle est plus vivante, plus mouvementée que celle des affaires. Si les hommes qui dirigent notre industrie et notre commerce avaient eux-mêmes le pied, leur imprimer plus d'animation, leur donner plus d'expansion, cette saison serait bien plus active, bien plus brillante encore.

La Salsepareille d'Ayer est recommandée par les meilleurs médecins, comme le seul remède véritable, pour purifier le sang.

Nous sommes un peuple si spirituel, que nul de nous n'ose dire quelque chose de neuf, de peur d'être raillé!

THÉOPHILE GAUTIER.

AVIS.

Il a été perdu, hier, vers les 11 heures du soir, entre la grocerie tenue par M. Dubos, rue Frankin, et la ligne de chemin de fer de la rue Tchoupitoulas, les billets hypothécaires suivants:

1° Un billet de $4,500; 2° un billet de $3,000; 3° un billet de $1,500.

Tous les trois tirés au nom de JEAN MARIE CABOSSE et endossés par PASCAL LESTELLE. Plus trois billets de $10 chacun.

Le public est prié de ne pas négocier les billets.

Bonne récompense à qui les rapportera au bureau de "L'Abeille," 73 rue de Chartres.
3 août—

Bains de vapeur turcs et russes.

BAINS Pour Dames, les Lundis de 8 a.m à 5 p.m; les Vendredis de 8 a. m. à midi pour Dames exclusivement. Pours Messieurs de 8 a. m. à minuit, tous les jours excepté aux heures des jours réservés aux Dames. Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide. Etablissement ouvert les Dimanches jusqu'à 4 p. m. A trois lieues de la rue du Canal.

Nos 102 à 106 RUE CONTI BAINS

EUG. GAUPP, Propriétaire.
27 juil 1an

Hôtel de l'Europe à Biloxi.

M. BOULO prévient ses amis et le public en général qu'il a disposé sa maison de manière à donner la plus entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage. On trouvera en tout temps chez lui une excellente table et tout le confort désirable. Les prix sont très modérés. L'hôtel sera ouvert toute la saison. 28avril—3m

LE COLLEGE JEFFERSON,
A ST-JACQUES, LNE.,

Sous la Direction des Pères Maristes,

Est à Collège Point, sur le Mississipi, a 50 milles en amont de la Nouvelle Orléans, avec laquelle il a des communications toutes les heures par bateaux à vapeur et des trains des chemins de fer Vallée du Mississipi et Texas Pacific.

Conditions modérées. La session commence le 5 septembre. Pour des renseignements, s'adresser au Très Rév. J. H. Block, S. M., Convent P. O., Paroisse St-Jacques, Lne.
19 juil au Sept—

LOUISIANE.

Le Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 25 juillet:

—LETTRE DE LA PAROISSE IBERVILLE:

Le temps est toujours très chaud, bien que les matinées deviennent un peu fraîches. Nous avons eu d'assez fortes pluies qui ont fait du bien aux récoltes. Celles-ci continuent à grandir. Seulement la canne, encore jeune, commence à souffrir. S'il ne pleut pas bientôt, la pousse en sera retardée.

On fait peu de travaux dans les champs, quelques petits labourages et le curage des fossés, ou bien l'on fait le transport du bois et du charbon. On a élevé des plateformes devant presque toutes les habitations le long du Bayou de façon que le charbon tombe directement des steamers dans les charrettes. On s'épargne ainsi de grands frais.

Les eaux de la crevasse Rescue ont cessé de la traverser, et beaucoup de terres récemment inondées sont maintenant à sec; mais il règne partout, dans les environs, une grande détresse.

Voici les propriétés qui n'ont pu sauver leurs cannes: Hundred Mile, à Mme C. A. Thery; Margaret, à MM. Swoop et Grassin; Bagatelle, à M. John U. Babin et fils; Saint Gabriel, à Mme Veuve H. S. Browne; Evergreen, à M. J. Grassin, qui était toute en riz, a tout perdu.

C'est la troisième fois, en 25 ans, que ces habitations sont inondées.

MM. Labiche et Gay, de Golden Gate, ont sauvé au moins leur semence, pour l'an prochain.

M. E. D. Leche, d'Indian Camp, commencera à moissonner le riz qu'il a sauvé de l'inondation—environ un cinquième, la semaine prochaine. Il perd beaucoup, et comme les prix du riz sont bas, il est douteux qu'il puisse continuer sa culture.

M. Eugène Gay, de Maryland, a commencé à couper son riz.

—Cette année, ce n'est pas Iberville qui aura envoyé le premier riz sur le marché. L'honneur en revient à la paroisse Ascension, comme nous l'avons annoncé.

La Compagnie Geo. B. Renes, est en train de placer, sur Allemania, le grand moulin qui a fait tant de bonne besogne sur Belle Alliance. L'extraction en sera de beaucoup accrue.

—On nous affirme que les travaux pour la construction des écluses commenceront bientôt.

Cela donnera du travail à bien des gens qui sont dans la détresse et n'ont rien à faire pour gagner leur pain.

—LETTRE DE LA PAROISSE POINTE-COUPÉE:

Les jours sont chauds, mais les nuits sont fraîches, trop fraîches; cela pourrait nuire aux récoltes. Mais, jusqu'ici, il n'y a en aucun mal; au contraire, la pluie a été toujours aussi salue et aussi active. Le coton est plein de grabots qui commencent à ouvrir.

On travaille peu dans les champs de cannes; mais, le soir, le planteur voyage au milieu de ses champs, qu'il examine avec soin, et bien revient, généralement, le sourire aux lèvres.

On fait beaucoup d'améliorations sur les habitations sucrières. En certains endroits, les travaux sont si importants que l'on aura de la peine à les achever complètement pour la roulaison.

Le Tigleide, ou se donne beaucoup de mal pour enlever les anciennes machines et en mettre de nouvelles à leur place. Ingleside va devenir une des habitations les mieux outillées de l'Etat.

M. D. Ladmirault n'a qu'un petit champ de cannes; mais elles sont superbes.

La saison des fruits est à moitié passée; les mêmes qui sont rares en ce moment.

—LETTRE DE LA PAROISSE AVOYELLES:

Nous avons reçu une pluie bienfaisante qui a fait grand bien aux récoltes qui avaient besoin d'humidité. Il nous en faudrait une autre du même genre, immédiatement, ou tout au plus, avant une semaine. Tout prendrait alors une merveilleuse activité.

M. McCracken, à, sur Pocahontas, sa propriété, plus de 300 acres de plant de cannes dont il est très satisfait. Le sarclage est terminé. Il a autant de souches également de première qualité.

On trouve aussi sur Pocahontas un bon champ de maïs.

Sur Eola, M. Caldwell a des cannes qui promettent beaucoup; seulement il leur faudrait plus d'eau. Le coton est très vigoureux sur cette habitation.

—Bonnes nouvelles de Ville Patte, paroisse St-Landry: le maïs, le coton, le riz n'y ont jamais été aussi beaux que cette année.

—MM. Lyle et Knoll sont occupés à construire un pont sur le Bayou Neuf, pour pouvoir plus aisément transporter leurs cannes sur la voie du chemin de fer.

—Bonne récolte aussi sur Leinster, à M. Sentell.

—Les rapports qui proviennent de Cottonport disent que la canne, le coton, le maïs y sont abondants.

A Barbeck et sur d'autres pointes, la canne est superbe; seulement, il faudrait un peu plus de pluies. Si le mois d'août envoie d'assez fréquentes ondées, on peut s'attendre à une des plus belles récoltes que l'on aura jamais vues ici; les terres y sont si fertiles.

—LETTRE DE LA PAROISSE CALCASIEU:

On se plaint en quelques endroits de la sécheresse. Là où il y a eu des pluies, le riz mûrit vite. Les ondées abondantes sont d'autant plus nécessaires dans nos campagnes, qu'il n'y a pas d'autre moyen d'irrigation.

Tout ce qui a été bien irrigué, naturellement ou artificiellement, est sauvé. Le reste est un peu à la merci des caprices du temps.

Les trois semaines qui vont s'écouler décideront du sort de ce riz qui se trouve, en ce moment, privé d'eau.

Dans une grande partie des champs où la plante n'a pas souffert, on n'a pas été retardés dans sa croissance, elle commence à épier. Il faut avouer aussi que la baisse de l'eau dans les bayous a empêché les pompes de marcher. On a eu beau les laisser d'un pied, et même davantage, elles ne pouvaient faire monter l'eau, qui avait presque disparu au fond du courant.

La plupart des pompes marchent jour et nuit, et l'on entretient dans les champs la plus d'eau qu'il est possible.

Heureusement, malgré les chaleurs, l'eau ainsi stagnante ne s'échauffe pas assez, pour attaquer le riz.

Jusqu'ici, tout va bien et l'on peut s'attendre à un ample rendement par acre.

Quant au riz, plus récemment levé et qui a été, dès les commencements, trop réchauffé par l'eau, il laisse beaucoup à désirer; il faudrait de bonnes pluies pour lui rendre toute sa vitalité.

Il se fait en ce moment de grands approvisionnement de machines à battre le riz.

Il en arrive, de pleins chargements, depuis une quinzaine de jours.

On ne peut encore compter, cette année, sur le moulin qui se construit à Jennings; il y a un moment d'arrêt dans les travaux, mais on espère que les dîtes culées seront vite levées, auquel cas le moulin pourrait fonctionner à temps.

Les bras, malheureusement, manquent; il est à peu près impossible de trouver des travailleurs blancs, et les noirs ne sont pas en nombre suffisant pour faire toute la besogne; pour couper le grain avec la rapidité nécessaire.

Ballendard a perdu sa belle-mère; un ami vient le voir, aussitôt, et le trouve en train de jouer de la flûte.

—Tiens! dit il, je venais vous consoler....

—Oui, fait Ballendard en prenant un air triste.... J'ai bien du chagrin.

—Pourtant, vous faisiez de la musique.

—Non, je jouais un peu de flûte.... tristement.

Deux employés d'une grande administration supputent leurs chances de gain d'un gros lot d'une loterie qui doit être tirée incessamment.

—Que ferais-tu, dit l'un, si tu gagnais cinq cent mille francs?

—Ma foi, répond l'autre en reprenant la plume avec un grand soupir, je ne sais pas trop ce que je ferais, mais je sais bien ce que je ne ferais pas.

MAITRE BERNARD.

C'était un soir de mai déjà tiède; un de ces soirs très doux, la fin d'une radieuse journée de printemps tout ensoleillée, toute vibrante de sève épanouie, de jeunesse et d'illusoires promesses.

Nonchalamment assis dans une victoria de louage qui remontait de son allure lente la superbe avenue des Champs-Elysées, Maître Bernard se laissait aller à une douce rêverie.

Sur son visage tranquille d'homme arrivé, satisfait au moins matériellement, s'épanouissait la jouissance du bien-être égoïstement savouré. Il suivait du regard les volutes vaporeuses du londrès qu'il tenait aux lèvres, et dans ces fumées légères, capricieuses et fugaces, repassaient les souvenirs joyeux d'une jeunesse quelque peu turbulente.

Une légère brise, un zéphyr plutôt, le caressait, tout parfumé des émanations sylvestres des frondaisons rajeunies.

Et malgré ses cinquante ans sonnés, l'avoué célibataire sentait en lui des velléités jeunes, quelque chose comme des ardeurs de la Saint-Martin.

Des silhouettes de femmes élégantes aperçues en passant sous la lumière crue des lampes électriques faisaient passer en lui des petits frissons, mettant à ses pommettes des rougeurs de désir sensuel.

Il revivait sa jeunesse folle si pleine d'amoureuses aventures; jeunesse passée tout entière à Paris, et dont son cœur égoïste n'avait conservé nul souffrance, nulle cicatrice.

Puis le passé continua de se dérouler jusqu'au présent. Il revit le chemin parcourn, l'étude achetée et payée avec peine, là-bas, dans sa ville natale,—une cité de cinquante mille âmes, dont il était aujourd'hui l'un des plus riches et considérés personnages.

Tout pour quelques jours seulement à Paris, il cherchait à s'en remémorer tous les coins, souriant à la pensée des caprices d'autrefois, des amours défunts.

Si loin tout cela maintenant!

Puis il songea aux occupations du lendemain, calculant exactement les heures de liberté entière qui lui restaient à dépenser dans la Ville-Lumière.

Il devait seulement dîner le soir chez M. Leblanc, le riche marchand de fers, dont les intérêts seuls l'avaient appelé en ce Paris tentateur et toujours grisant.

Et voilà qu'il s'effraya tout à coup à la pensée de cette longue journée à vivre seul.

Brusquement, sans transition, il passa de l'égoïste satisfaction matérielle à la mélancolie de l'isolement.

Le vide moral, le manque d'affections, de but à son existence toute d'affaires, se fit douloureusement sentir tout à coup, le troublant profondément bien qu'il essayât de réagir.

Un ressouvenir plus amer de son pas sé léger remonta de son cœur à son cerveau. Lui aussi aurait eu une famille, s'il l'avait voulu, s'il avait compris alors. Cette jolie Marthe, qu'il avait abandonnée un jour si cruellement, si lâchement, lui laissant seulement de leur liaison, de leur amour de deux années un vivant et lourd souvenir, Georget, le petit Georget, dont il avait caressé d'une main distraite les premières boucles blondes, dont il avait entendu les premiers cris, vu les premiers sourires innocents.

Fardeau consolateur pour la jeune mère délaissée, ange qui rattache à la vie les désespérés, but sacré d'une existence brisée par un caprice d'homme.

Maintenant il se souvenait bien; celle-là était honnête, jolie sincère. Elle s'était donnée à lui, toute et pour toujours, confiante en son honneur, en ses promesses mensongères.

Il eût pu l'épouser, car elle était issue d'une bonne famille bourgeoise qui valait la sienne, et lui seul avait été cause de sa faute.

Dire que jamais il n'avait eu cette élémentaire curiosité de savoir ce qu'étaient devenus l'enfant et la mère; jamais la charité humaine ne l'avait incité à se préoccuper de leurs besoins, de leur misère sans doute.

Ce soir-là, il se coucha l'âme triste, en proie à de véritables remords, à des regrets aussi, car il sentit mieux encore le vide de son existence sans affections.

Ah! s'il avait pu les retrouver, Marthe, Georget!.... Une famille!....

* *

La journée du lendemain lui parut longue, et il vit arriver avec soulagement l'heure de se rendre chez le marchand de fers.

Introduit dans un salon luxueux et de fort bon goût, où se dénotait une intelligente main féminine, il attendit quelques minutes avant que la maîtresse de maison parut.

Elle entra bientôt, souriante, simplement élégante, jolie encore, malgré ses quarante ans passés, et comme il s'était incliné, respectueux sous son regard calme et clair, il eut tout à coup un tressaillement profond.

—Eh bien! Maître Bernard, fit Mme Leblanc très affable, comment avez-vous retrouvé Paris?

Il demeura sans répondre, debout, comme hypnotisé, les prunelles dilatées, avidement fixées sur celle qui lui parlait.

Et, subitement, comme éclairé d'une divination, il bégaya:

—Ah! vous êtes Marthe?

Pas un muscle du visage de l'aimable femme ne tressaillit.

—Je suis Mme Leblanc, monsieur, dit-elle très calme.

—Mais c'est impossible, je ne puis me tromper à ce point. Je vous en supplie, madame, dites-moi?

Et, très pâle, il attendit anxieux.

—Marthe est morte! repartit Mme Leblanc, et tranquille elle s'assit, puis lança quelques phrases banales dans le but évident de faire cesser la gêne qui paralysait son visiteur.

Profondément troublé, l'avoué se ressaisit un peu cependant. Il répondit de son mieux, mais d'un accent comme voilé d'une subite tristesse.

Et ses regards, errant dans la pièce, s'arrêtèrent sur un uniforme de polytechnicien jeté là, au hasard, dans une hâte.

—Tiens, fit il, vous avez des x.... dans la famille?

—Oh! nous en avons un seulement.

Il a voulu aujourd'hui se mettre en civil;..... c'est leur jour de sortie, vous savez? et, ma foi, c'est jour de folie.

Mais vous le verrez tout à l'heure, il a promis à son père de rentrer dîner.

—Ah! c'est.... l'enfant de la maison?

—C'est mon fils, monsieur, mon cher et bien aimé Georges.

Un grand garçon qui se permet souvent de taquiner sa mère, laquelle ne demande pas mieux, d'ailleurs.

—Oui, je comprends, murmura l'avoué qui devint songeur et qu'une angoisse secrète mordit brutalement au cœur.

Georges, ce grand fils et vingt-deux ans!

Georget, le bébé d'autrefois?

Alors son fils à lui?

Non, ce n'était pas possible, une coïncidence seulement!

Cependant l'idée brusquement conçue s'élargit en lui, s'affirma jusqu'à devenir douloureuse.

Il se leva, chancelant, blême, terrassé par ce souvenir, ce remords plutôt.

La vie, cruellement ironique, le replaçait, d'un seul coup brusque autant qu'imprévu, en présence d'une réalité vivante, terrible.

—Etes-vous souffrant, monsieur? demanda Mme Leblanc avec un intérêt marqué.

—Je me sens, en effet, mal à l'aise, madame, et s'il m'était permis de me retirer, vous voudriez bien présenter mes excuses à votre mari. Je l'attendrai demain, dans la matinée, à l'hôtel pour régler son affaire.

Comme il allait ainsi prendre congé, désireux d'échapper le plus vite possible au supplice moral qu'il endurait, la porte du salon s'ouvrit, un grand jeune homme se précipita vers Mme Leblanc.

—Bonsoir, chère petite maman, tu vois je suis à l'heure.

—Bonsoir, mon Georges.

Et dans une étreinte affectueuse, la mère et le fils s'embrassèrent à plusieurs reprises.

Puis Mme Leblanc se retourna, présenta les deux hommes l'un à l'autre;

—Maître Bernard, avoué à Dijon, un ami de ton père.

Georges, mon fils unique!

Maître Bernard n'osa pas lever les yeux, il avait peur, peur de se reconnaître en ce grand garçon.

—Vous permettez que je me retire un instant, fit le jeune homme; je vais remettre mes tenues avant le dîner, après je n'aurais plus le temps.

—Certes, monsieur..... Georges.... balbutia l'avoué.

Et comme le jeune homme prenait ses vêtements, disparaissait dans sa chambre, M. Leblanc, à son tour, pénétra dans la pièce.

—Ah! mon cher maître, fit il, la main tendue, je suis heureux de vous revoir. Eh bien, nous allons en terminer, hein?

Bonsoir, chère Marthe, dit-il ensuite à sa femme en l'embrassant au front.

Puis il continua, s'adressant de nouveau à son visiteur défaillant:

—Mme Leblanc, la perle des femmes et des mères, la beauté, la bonté, la charité en personne!

Un peu gênée par ces éloges, la charmante femme disparut pour donner un ordre.

L'avoué, dont l'émotion avait augmenté encore, demeurait coi, ne sachant plus que faire, la tête vide de pensées, le cœur tenaillé par une indicible angoisse.

—Allons, reprit le marchand de fers, à table! Je vous ai fait préparer, mon maître, un dîner dont vous me direz des nouvelles; je sais que vous êtes amateur.

Et, prenant son visiteur sous le bras, il l'entraîna dans la salle à manger. L'avoué appela toute sa force morale à son aide, il sentit que sons peine de troubler cette famille, cette maison, l'existence de ces êtres autrefois dédaignés, si regrettés à l'heure présente, il fallait qu'il dissimulât sa souffrance.

Il prit place, et s'efforça de causer, de tenir tête à son hôte, répondant d'une façon distraite à ses observations, à ses saillies toutes rondes d'homme heureux.

Mais ses regards se reportaient à tout instant sur la mère et le fils qu'il examinait alternativement avec attention. Maintenant il n'en pouvait plus douter, il reconnaissait cette femme; Marthe, séduite, abandonnée par lui, et Georget, ce fier et beau garçon.... son fils!

Justement M. Leblanc, entraîné par le tour de la conversation, se livrait à des considérations intimes.

—Oui, mon cher maître, dit il, un homme intelligent n'a pas le droit de rester garçon, d'être un inutile.

Tout homme doit avoir une famille, un but. C'est ce que je me suis dit, moi, quoique tardivement, quand j'ai épousé mme Leblanc. Elle était veuve, jeune, jolie; elle avait un adorable bébé dont le père était parti pour l'éternité; c'était complet.

La famille était toute constituée.

Et je suis l'homme le plus heureux de la création.

Allons, faites comme moi, un de ces jours, le plus tôt possible!

—Oui, oui, certainement, bégaya l'avoué dont les lèvres tremblaient.

En réalité, M. Leblanc mentait pieusement en parlant du veuvage de sa femme.

Il avait épousé la pauvre Marthe délaissée, et cela sans que la jeune mère lui cachât rien de sa situation, de son douloureux passé.

Mais sous une rude écorce, le marchand de fers cachait un cœur grand et large. Il avait compris, cru sans un doute la jeune femme, et il en avait fait avec joie la gardienne de son foyer, de son honneur en lui rendant le sien. Elle avait fait son bonheur.

* *

Heureusement le dîner prit fin, et Georges ayant manifesté l'intention de se retirer de bonne heure, l'avoué en profita pour brusquer son départ, en disant mal portant.

Il réglerait ses affaires le lendemain.

Descendu derrière le polytechnicien, il prit la même direction que lui.

—Cela ne vous gêne pas, demanda-t-il doucement, que je vous accompagne?

—Oh! pas du tout, cher monsieur, fit le jeune homme; seulement je vous préviens qu'au boulevard Saint-Michel je serai obligé de vous quitter. J'ai rendez-vous.... avec un ami, achève-t-il en souriant.

—Je comprends, fit Me Bernard.

Puis, plus doux encore, comme s'il craignait un refus:

—Voulez-vous me permettre de prendre votre bras, je serais très fier, j'adore l'uniforme.

—Pourquoi pas? répliqua Georges simplement.

Aussitôt l'avoué passa son bras sous celui du jeune homme. Et il lui sembla tout à coup, en le sentant là, si près de lui, contre sa poitrine, que quelque sentiment nouveau s'éveillait en lui.

Son cœur se gonfla d'une joie inconnue jusque là, un orgueil secret d'être ainsi avec le jeune homme aima son regard, un afflux de sang vint à ses joues.

Il sentit que cette chair était la sienne, le sang qui coulait dans ces veines le sien. Et tout son être tressaillit sous le coup d'une émotion profonde.

Il fut sur le point de parler, de tout dire; il était le père, donc il en avait le droit.

Oui, mais Marthe, la mère vénérée, l'épouse respectée, la femme d'élite qu'il avait méconnue ne serait elle point irrémédiablement atteinte?

Il se tut, tandis que deux larmes, les premières peut-être, mouillaient ses paupières tremblantes.

Il aurait voulu que cette soirée, cette promenade durassent toujours. Ah! maintenant il sentait, il comprenait tout le bonheur perdu, toutes les joies volontairement repoussées.

Brusquement Georges s'arrêta.

—Pardon, monsieur, dit il, aimable et souriant toujours, mais je vous laisse, à la terrasse, un ami, vous permettez?

—Il le faut bien!

—Alors, adieu, monsieur.

—Mais, ne vous reverrai-je pas?.... aux vacances, par exemple, venez me voir à Dijon.

Vous me le promettez, n'est-ce pas? je serai très heureux, plus qu'heureux!

Il dit ces derniers mots d'un ton si étrangement ému que le jeune homme le regarda étonné.

—Comme vous dites cela!

Puis avec la légèreté mobilité d'esprit de son âge, il se sépara brusquement.

—Au revoir, cria-t-il, j'en parlerai à ma mère!

Alors Maître Bernard, définitivement vaincu, terrassé par l'horrible torture morale qu'il endurait depuis trois heures, en proie à des regrets profonds, à une indicible souffrance, s'appuya défaillant à un réverbère.

Et tandis que la fière et élégante silhouette du jeune homme s'effaçait, se perdait dans le remous des promeneurs, il tendit désespérément ses deux bras vers lui, criant d'une voix âpre, où sourdaient des sanglots:

—Mon fils, mon fils!

HENRI GERMAIN.

GONZALES & LAUDUMIEY,

Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.

170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Rempart.

VOITURES ET TALLY-HOS
A LOUER.

Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.

TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

SERVICE FUNEBRE.

Un service sera célébré samedi prochain, 5 août 1893, à 8 heures du matin, en l'église St-Augustin, pour le repos de l'âme de DAME J. BRUNO, née Emma Congot. Les amis et connaissances des familles Congot, Bruno et St-Raymond sont respectueusement invités à y assister.
3août—3f

Saravia.

Régulateur Mexicain Indien pour les dames, purement végétal.

Le plus grand bienfaiteur de la femme dans les cas de menstrations supprimées et douloureuses, Pertes Blanches, Flux et Migraines causée par les menstrations irrégulières.

Demandez à votre pharmacien pour le Saravia, et ne vous laissez pas induire à acheter un autre régulateur avant d'essayer le Saravia.

A vendre par I. L. Lyons & Cie. et tous les pharmaciens.
3 août—1m Jeu Mar Sam

Avis.

A partir de cette date, Wm Wilkinson et Vincent Miret ont un intérêt dans les affaires anciennement gérées par Thos H. Handy, agent importateur.

WM. McQUOID.
Nouvelle-Orléans 1er août 1893.
2 août—2f

A Louer.

La magnifique Résidence Blanc et les grands terrains admirablement disposés, faisant face au Bayou St-Jean et la rue Esplanade. La propriété vient d'être réparée et mise en parfait état, et est actuellement une des plus belles résidences de la ville.

S'adresser à GEO. DENEGRE.
30juil—30—2 6 août 33 rue Carondelet.

BY WELLMANS, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.

Banque d'Epargnes Teutonia,

(TEUTONIA SAVINGS BANK.)

127.....RUE DE LA COMMUNE.....127

Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.

Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.

W. W. WEISS, Caissier.
M. ERNEST CASSARD, Payeur.
16 juil—1f

FRANTZ & OPITZ,

Horlogers et Joailliers

No 17 RUE BOURBON,

Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.
1er sept

Compagnie d'assurances du Sun Mutual

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Succursale No 68 rue Royale.

Capital payé.....$500,000 00
Actif, 1er janvier 1892.....1,019,608 33
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY. CHS. D. FOUCHER.
18 juin92—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.

—SUCCESSEURS DE LA—

COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Actif, valeur réelle.....$3,820,322

Pertes réglées ici à la Nouvelle Orléans ainsi que le font les Compagnies locales

JULES TUYES, Agent-Résident.
29mai—1an

C. LAZARD & CO.,

LIMITED,

LES ANCIENS ET POPULAIRE.

Marchands de Vêtements Confectionnés

D'ARTICLES DE TOILETTE

ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi sour jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.
1er jan—Dim Mar Ven

P. E. CARRIERE,

THE Photo Co.

ADMINISTRATEUR.

Coin des rues Canal et Bourbon,

NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions

Nouvelles marchandises—Les derniers modèles comme appareils—Prix de New York.
1er ma s—2f p s—dim mer

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes pavées aux Etats-Unis

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompt aussitôt qu'elles sont justifiées.

Portes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau ainsi que le font les compagnies locales.

—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS—

Gustav R. Westfeldt. L. C. Fallon. Lucas C. Moore. C. M. Soria.

ENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

Montres Américaines Waltham,

—FAITES SPÉCIALEMENT POUR—

—BIJOUTIER—

113 et 115 RUE DU CANAL. Nlle-Orléans.

Envoyées par express avec pleine garantie sur reçu du prix et C.O.D.

Montres pour Dames, grandeurs exactes, unies ou ciselées.

Diamant au cadre, or massif	35 00	Montre plaquée, or	15 00
Montre en or massif, 14 Karat	25 00	Montre en argent, massif	10 00
Montre en or massif, 10 Karat	20 00	Montre Silverine	8 00

Montres en diamants incrustées, $50.00, $75.00, $100.00.

Prix des Montres pour Messieurs, grandeur moyenne:

Montre en or, massif, 14 Karat	40 00	Montre plaquée, 14 Karat	20 00
Montre en argent, massif	10 00	Montre plaquée, 10 Karat	10 50

Avec garantie pour qualité et le temps.

UN STOCK COMPLET DE MONRES FINES DE HOWARD. DIAMANTS, BIJOUTERIE ET ARGENT MASSIF.

A. M. HILL,

113 et 115 rue du Canal et 78 rue St-Charles, Nlle-Orléans.
30Avril—4m

LA MAISON DE MUSIQUE

La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit

PHILIP WERLEIN,

135 - - RUE DU CANAL, - - 135

Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.

Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs.
2 avr—1 an.dim.mar.ven

Dr J. B. PEREZ,

Depuis 25 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright; de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.

Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.

Dr Peres Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix: $1 par bouteille.

DR PEREZ, Bureau 233 rue du Canal près le Dépôt du Fort Espagnol
18 déc 92—1 an

BUVEZ!!!

L'eau minérale effervescente de la Source d'Abita.

Comme eau de table, elle n'a pas d'égale.—Le remède de la nature pour tous les maux de l'estomac, du foie ou des reins. En vente partout.
20 sept—1 an sam dim

DENTISTES.

Dr CHARLES LANAUX,

DENTISTE,

No 196 rue Canal, près Rempart.

Etant de retour dans cette ville, offre à sa clientèle et au public en général ses services professionnels. Le tarif qui suit convaincra chacun de la grande réduction dans son prix, sans compétition, ce qui met son travail à la portée de tous:

Aurification à $2 00; amalgame $1 00; plomb 50c.; jeu de dents complet (en dentier) $10 00; une dent ou plus sur plaque, de $4 00 à $8 00; couronne en or massif à $10 00; extraction de dents avec l'usage de la cocaine, 50c.

N'employant pas d'assistant, le Dr Lanaux offre une garantie de 4 ans pour tout ouvrage exécuté par lui.
18mai—1an—DMsJ

C. E. KELLS & M. VIET.

CHIRURGIENS-DENTISTES

No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'édifice formant l'angle de la rue de la Monnaie.

Opérations de tout genre redemandées le rendent de leur art.

Les prix sont modérés.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et